

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

XIII — M. LE MAIRE DU TRÉPORT

(Suite.)

—Messieurs, si je pouvais vous être utile en quoi que ce soit, j'en serais vraiment heureux ; mais je ne puis que vous répéter que nous n'avons pas le moindre indice sur le ravisseur de cet enfant.

—J'avais espéré qu'un jour ou l'autre, par exemple à la majorité de l'enfant, on vous aurait réclamé cette somme de deux cent mille francs...

Le maire secoua la tête.

—Non, Monsieur ! J'ai fait jadis toute la publicité nécessaire pour que les ravisseurs connussent l'existence de cette fortune. S'ils ne l'ont pas réclamée alors, pourquoi l'auraient-ils réclamée depuis ? Ce n'était évidemment pas des gens ordinaires... Et à force d'y réfléchir, j'ai fini par croire que ce devait être quelque famille sans enfants, qui avait trouvé bon de s'en procurer un ainsi... Et, si c'est cela, allez donc le rechercher, le reprendre à une famille qui doit l'adorer !

Roger Gardain se leva désespéré ; il ne sentait que trop la jutesse du raisonnement de M. Perrin.

—Allons, Karadeuc, fit-il.

Sulpico était resté sur sa chaise ; il ne pouvait se décider à croire qu'il fallût abandonner tout espoir.

—Ainsi, dit-il, rien, rien ! Nous allons repartir comme cela pour Trévenec ?

—Il le faut bien, hélas !

—Ah ! avoir espéré comme j'espérais !... Et rien, rien ! Ah ! je finirai par en mourir, bien sûr !

Il se leva lourdement.

—Repartez-vous aujourd'hui ? demanda le maire.

—Non, dit Roger Gardain ; je veux encore réfléchir cette nuit, et vous demander la permission de vous revoir demain.

—Je suis à votre disposition, Messieurs.

Au moment où le maire ouvrait la porte de son cabinet, sa servante frappa et entra, en disant :

—Il y a des personnes qui viennent d'arriver par le train de Paris et qui demandent à voir M. le maire.

Des personnes de Paris ! jamais M. Perrin, maire du Tréport, n'avait eu en plein hiver une journée aussi mouvementée.

Il demanda, avec un léger émoi :

—Quel est le nom de ces personnes ?

—Elles m'ont ben dit... Mais j'lai oublié.

Elle repartit en courant et revint, portant des cartes.

M. Perrin lut à haute voix :

—M. et Mme Morel... Connais pas... M. Gilbert Morel, lieutenant de vaisseau.

—Le capitaine de mon fils ! murmura Karadeuc, rougissant comme un coq.

—Faites entrer ces personnes, dit le maire, tandis qu'il serrait la main à Roger Gardain et à Karadeuc.

—A demain, Messieurs.

—Oui, à demain.

Le curé et son compagnon se retiraient tout intrigués par la présence du lieutenant Morel au Tréport.

Ils rencontrèrent l'officier et ses parents dans la grande allée à découvert qui conduit de la rue au cabinet du maire.

Gilbert reconnut aussitôt Karadeuc et s'arrêta. Il demanda gentiment :

—Que faites-vous au Tréport, Monsieur Karadeuc ?

Le matelot lui serra vigoureusement la main et voulut donner une explication de sa présence, mais cela l'embarrassa tellement qu'il demeura bouche bée. Et Roger Gardain dut venir à son aide.

—J'avais quelques affaires d'intérêt de ces côtés, dit-il ; et Karadeuc a eu la bonté de m'accompagner. Permettez-moi de vous serrer la main, Monsieur, je vous connais par votre photographie : vous êtes le lieutenant Gilbert Morel, et moi je suis le curé de Trévenec.

Gilbert tendit très cordialement la main au prêtre ; et celui-ci remarqua que cette main était moite. Il jeta alors un regard inquisiteur sur le visage de l'officier et le vit très pâle, très troublé.

—Que vient-il faire ici ?

Cette pensée avait à peine traversé son esprit que, tenant encore la main de l'officier, il disait :

—Je serais vraiment heureux, lieutenant, de faire plus ample connaissance avec vous. Et, dès que vous aurez terminé vos affaires avec M. Perrin...

—Nous nous retrouverons sur le port, Monsieur le curé.

—C'est entendu, Monsieur.

Karadeuc déliait enfin sa langue pour saluer Mme Morel et lui rappeler, en riant bonnement, leur rencontre sur le quai de Cherbourg. Mme Morel demandait des nouvelles de Mme Karadeuc, et M. Morel se tenait un peu en arrière, le visage à demi couvert par son chapeau.

En ce moment, le maire, un peu impatienté, parut sur le seuil de son cabinet.

—Ne nous faisons pas attendre plus longtemps, dit M. Morel.

Et il marcha en avant. Sa femme et son fils saluèrent Karadeuc et Roger Gardain, en disant : "Oui, oui, nous nous retrouverons tout à l'heure," et suivirent M. Morel dans le cabinet de M. Perrin.

Le prêtre dut entraîner Karadeuc, car il demeurerait à la même place comme cloué au sol.

—Qu'y a-t-il donc, Karadeuc ?

—Ah ! Monsieur le curé, si je vous le disais, vous me répondriez que je perds la boule. Et, ma foi, je me demande si ce n'est pas quelque chose comme cela.

Ils arrivaient dans la rue, descendaient vers le port.

—Dites tout de même, Karadeuc.

—Non, Monsieur le curé ; je veux d'abord l'avoir revu... Mais cet homme !

—Quel homme ?

—Le père du lieutenant.

—Eh bien ? interrogea Roger Gardain avec anxiété.

—Je vous dis qu'il faut que je l'aie revu ; et jusque-là, rien !

Il s'arrêta un instant, à l'endroit où la rue se rétrécit. Il revoyait la voiture de l'escamoteur passant la tête à la portière, demandant le motif de ce grand rassemblement...

Et il dit tout anxieux :

—Ils ont bien promis, n'est-ce pas ? Monsieur le curé, de nous retrouver quand ils en auront fini avec le maire.

—Oui, mon ami.

—Alors, ça va bien : on s'expliquera tout à l'heure.

Ils descendirent jusqu'au port, s'engagèrent sur la jetée.

—Si je vous disais, Monsieur le curé, que ce lieutenant, c'est tout le portrait du fils de la marquise ! s'écria soudain le vieux matelot.

—Calmez vous, Karadeuc, calmez-vous ! J'y ai songé aussi ; mais on ne peut pas se monter la tête avec une ressemblance...

—Morbieu, je voudrais bien savoir ce qu'ils sont en train de raconter au maire de Tréport...

Il avait fallu de longs combats pour amener Gilbert à consentir à cette démarche.

Surpris par la soudaine intervention de M. Morel, il s'était bien laissé arracher son secret ; mais il en éprouvait un douloureux remords, se reprochant de n'avoir pas eu l'énergie nécessaire pour soutenir jusqu'au bout le rôle qu'il s'était tracé. Et il ne voulait plus permettre à son cœur de l'emporter sur sa volonté.

—Rien n'est changé, avait-il déclaré à ses parents, si ce n'est que je vous aime peut-être davantage ; je ne veux pas d'autre famille, je ne veux pas d'autre nom !

Qu'il ne soit plus question de tous ces chagrins !

—Soit, mon enfant !

M. et Mme Morel avaient semblé céder, et, pendant toute une journée, ils eurent l'air de s'incliner devant les désirs de Gilbert ; ils ne firent pas la moindre allusion aux choses d'autrefois.

Ils semblaient reprendre tranquillement leur vie habituelle.

Pendant cette journée, Gilbert alla, le matin et l'après-midi, au Bois de Boulogne ; pour ne pas l'accompagner, M. Morel protesta des règlements d'affaires, Mme Morel des rangements de ménage ; ils voulaient le laisser seul avec lui-même.

Ils savaient bien que, malgré toutes ses résolutions, la pensée de sa famille s'emparerait peu à peu de son esprit et qu'il en arriverait inconsciemment à désirer l'explication du mystère de sa naissance.

Gilbert, en effet, n'était pas depuis une heure dans les petites allées du bois, triste et sec à cet époque, qu'insensiblement sa pensée s'éloignait de M. et Mme Morel et appelait son père et sa mère...

Il murmura malgré lui :

—Mes vrais parents !

Il se raidissait vainement contre son cœur qui s'attendrissait.

—Je ne veux pas les connaître !... Ils m'ont abandonné !

Mais c'était là le raisonnement de son esprit ; le cœur ne raisonne pas. Et pouvait-il lutter contre ce sentiment si simple qui unit un enfant au père qui l'a créé, à la mère qui la porté dans son sein.

Il s'écria tout à coup !

—Qu'avais-je donc fait pour qu'on me rejette ? S'imaginait-on que je serais un mauvais fils ?... Ou bien suis-je né à la suite d'une faute ?... Peut-être m'a-t-on arraché à ma mère !...

Cette pensée lui fit du bien. Si cela était, sa mère n'était pas coupable de son abandon.

Il s'attachait à cette explication :

—Oui, il n'est pas possible que je sois né dans une union régulière ; il n'existe pas de parents assez dénaturés pour repousser un enfant qui sera leur bonheur... J'étais la preuve vivante d'une honte... Comme ma pauvre mère a dû souffrir ? Mais mon père, quel rôle aura-t-il joué dans tout cela ?

Et l'idée que son père l'avait rejeté lui était si insupportable qu'il l'éloigna avec horreur. Il dit fermement :

—Non, mon père ne peut pas m'avoir abandonné : c'est son sang qui coule en moi ! Je ne suis pas méchant, il ne peut pas avoir été méchant.

Et, instinctivement il cherchait un petit roman qui expliquât son abandon, en excusant aussi bien son père et sa mère.

—Qui sait si mon père n'était pas mort ?... Ou, tout au moins, absent ?... Oui, ils sont innocents de mon abandon ! Je gérais sans doute quelque famille ; on m'a fait disparaître...

Il avait une sorte de prescience de la vérité.

—Oh ! si cela était, j'aurais le droit... ce serait mon devoir de rechercher mes parents, non de me faire connaître par eux, non de réclamer le nom de mon père, mais de les aimer mystérieusement, de les consoler s'ils sont malheureux ! Peut-être me pleurent-ils encore ?...